

ser la nuit dehors, situation infiniment désagréable, surtout dans ces localités hantées par les panthères.

Diverses personnes m'adressèrent à ce sujet des remontrances tendant à me faire sentir le danger auquel je m'exposais ainsi, étant toujours seul; il devait arriver tôt ou tard, suivant leurs dires, que l'on me retrouverait mort au fond des bois. Je n'étais guère tenté de suivre ces conseils. Aussi, pour me prouver à quel point les accidents étaient fréquents, me raconta-t-on plusieurs histoires que je sus ensuite être vraies, et parmi elles une toute récente encore, arrivée la veille de mon entrée à Port-Natal.

C'était une troupe d'éléphants, cinq ou six je crois, qui, ayant traversé, la nuit, la partie supérieure de la baie, s'était avancée sur les propriétés de l'Anglais Ogle. Ces éléphants avaient suivi le premier petit sentier pénétrant dans les bois et gravissant un coteau. A son extrémité existait un *mouzi*¹, composé d'une dizaine de huttes habitées par des familles cafres, alors plongées dans le sommeil. Par malheur, ces huttes n'étaient point protégées par une haie d'épines sèches. Le premier animal en tête, probablement par mégarde, en écrasa une; des cris furent poussés par les habitants; l'éléphant alors prit la fuite sans rebrousser chemin, et chaque suivant traversa d'un pas précipité ce petit mouzi, où quatre personnes furent écrasées sous les pieds de ces grands devastateurs.

J'avais vu proche de la baie, dans un endroit où la mer

¹ *Mouzi*, village cafre, appelé *kraal* par tous les colons.

marne, les traces de l'un de ces éléphants; elles avaient 3 pieds 6 pouces de profondeur et une largeur telle que je m'y cachai tout entier.

Quoi qu'il en soit, s'il fallait tenir compte de tout ce que l'on dit, s'il fallait se prémunir contre tous les accidents, le mieux serait de rester chez soi; car je ne vois aucune possibilité de parer à tout. En effet, les contrées chaudes et vierges fourmillent d'agents destructeurs: à défaut de l'homme, il le faut ainsi; autrement les individus deviendraient trop nombreux. L'homme arrive, trouve chez eux des concurrents et les fait disparaître par la force de ses moyens, supérieurs à la force des animaux; mais dès le principe, c'est une lutte qui s'engage entre eux et lui, et l'espèce humaine y perd d'abord nombre d'individus, bien que le résultat définitif ne soit pas douteux.

Le mieux est d'accepter de sang-froid le danger qui nous menace. Quelquefois, il est vrai, c'est une sorte de duel imprévu dont il faut en moins de quelques secondes se déterminer à courir la chance; quelquefois la retraite est facile; l'imminence du danger, dans ce cas, la fait entrevoir rapidement à qui sait se posséder assez; cette même imminence donne à qui en a besoin des jambes de cerf; elle inspire des ruses incalculables, des moyens extrêmes que l'on ne saurait trouver en les cherchant beaucoup et longtemps: ce sont comme des inspirations reçues du dehors. Je le dis ainsi, parce qu'il m'est arrivé à moi-même de recourir, dans une circonstance des plus critiques, à

une position horizontale que je n'avais jamais eu l'idée de prendre, moyen extraordinaire dont l'emploi me sauva la vie.

Il est, ce me semble, inutile de dire que tout homme qui s'effraie est un homme perdu ; la crainte, en contractant certains muscles et dilatant les autres, ne permet ni la fuite ni la résistance. J'engage donc les personnes qui sont douées d'une grande sensibilité à ne pas quitter leurs foyers domestiques et à ne pas tenter cette vie aventureuse.

Quinze jours après mon arrivée à Port-Natal, une maladie particulière à cette localité me privait de l'usage de mes jambes : cette maladie est celle que les boers nomment *port-natal-sickt*, ou *port-natal-seurven*, maladie ou scorbut de Port-Natal. Des ulcères larges, aux bords violets, se revêtant d'écailles blanches, me couvraient les jambes, dont ils perforaient la chair jusqu'aux os, de manière à laisser des traces indélébiles. Hommes, femmes, enfants, tout le monde, excepté les vieillards, était plus ou moins affecté de cette dégoûtante maladie, que l'on s'efforçait de cacher. Quelques personnes pensaient devoir l'attribuer à l'eau mauvaise que l'on buvait à Conguela ; je ne crus pas devoir me ranger à cette opinion, parce que dans les extrémités du bassin de la baie de Natal, à *Om-Las* et à *Om-Guinée*, où l'eau est d'une extrême pureté, ses habitants n'en étaient pas plus exempts que ceux de Conguela.

Depuis mon débarquement, je n'avais cessé de sillonner partout les longues herbes sèches, de parcourir les bois, en n'exceptant aucun point, et j'avais remarqué qu'après chaque excursion, mes vêtements étaient couverts de plusieurs milliers de tiques roussâtres, dont les proportions étaient infiniment petites. Il en était résulté pour moi d'atroces démangeaisons par tout le corps, mais surtout aux jambes. D'abord apparaissaient de nombreux vésicules diaphanes contenant une eau pure, et sur le pourtour la chair se gonflait et devenait rouge. Tous ces points enflammés se touchaient et se confondaient, tant il y avait peu de parties du corps qui en fussent exemptes. J'opine à penser que cette inflammation générale du sang vers la surface était la seule vraie cause déterminante de cette vilaine maladie.

On essaya divers médicaments, quoiqu'ils fussent bien rares, alors que le pain manquait à ces pauvres habitants ; mais aucun ne produisit de bons résultats, parce que la première condition était de changer de lieu. Toutefois je crois bien faire de dire que, plusieurs années ensuite, l'acétate de plomb appliqué en lotions amena quelques guérisons, et sans nul doute les purgatifs, les dépuratifs du sang, et les bains, ajoutés à ce mode de traitement, doivent produire d'excellents effets. Mais comme l'on était privé de tout, même du strict nécessaire, lors des premiers temps de mon séjour, il fallait attendre tout du temps, à tel point que la deuxième année j'en souffris cruellement

durant plus de six mois consécutifs, et bien des fois je dus renoncer à mes chasses, non-seulement à cause de la douleur, qui est des plus vives, mais encore parce que la moindre déchirure faite par les épines se changeait en nouveaux ulcères qui passaient du rouge au bleu violet.

Ce qui me prouve que les tiques seules causaient le *port-natal-sicht*, c'est que par-delà la première rangée de collines, de l'autre côté de Berea ¹, où les tiques étaient proportionnellement assez rares, cette maladie n'affectait personne. Depuis 1842, époque où la population a commencé de s'accroître, et depuis laquelle les herbes sont brûlées avec plus de soin, les tiques deviennent moins communes, et aujourd'hui peu de personnes se plaignent du *port-natal-sicht*, si intense à mon arrivée en 1839.

Outre cette tique qui occasionne chez les blancs la maladie de Port-Natal, et qui est commune en raison de sa petitesse, il en est d'autres encore aux dimensions beaucoup plus grandes, desquelles j'ai rapporté au delà de vingt espèces.

Certaines d'entre elles s'attachent en grand nombre à tous les animaux sauvages ou domestiques sans distinction, et ne craignent pas d'enfoncer leur suçoir dans la chair de l'homme. Dans les premiers temps, il était impossible d'en préserver les chevaux, dont le corps n'était plus qu'une plaie chargée de pus; ces animaux étaient

¹ Colline qui enclave le bassin de la baie, compris entre les rivières Om-Guinée et Om-Las.

épuisés par le nombre ; j'en ai vu vivant encore qui infectaient l'air à un degré plus fort peut-être qu'une charogne. Les tendons étaient mis à nu ; dans cet état, l'animal couché ne pouvait plus se relever, et les mouches, attirées par l'odeur et profitant de la facilité qu'offrait la chair vive, les couvraient de vers. On perdit également de la sorte beaucoup de bœufs et de vaches ; mais ceux-ci résistaient plus longtemps que les chevaux. Quant à l'homme piqué par les grosses tiques, comme il s'empressait de les arracher sans précaution, il arrivait que le suçoir restait implanté dans la chair avec la tête de l'insecte, ce qui donna lieu plus d'une fois à de très-mauvaises plaies, et même, à la suite de l'une d'elles, l'amputation du membre fut jugée nécessaire.

Il est encore d'autres tiques très-grandes et marquées de jaune, lesquelles s'attachent spécialement vers l'aine et vers l'aisselle des rhinocéros ; mais je ne les trouvai qu'au pays des Amazoulous, et par delà *Makali's-Bergen*, où ces pachydermes sont communs.

Ces insectes suceurs de sang habitent les herbes ; ils se tiennent vers l'extrémité de la tige des graminées ; leur position est telle que l'animal qui courbe la tige les emporte sur son corps. Ils s'attachent toujours de préférence aux endroits où la peau a le moins d'épaisseur.

Les tiques s'accrochent non-seulement aux hommes et aux animaux mammifères, mais encore aux oiseaux que la recherche de leur pâture conduit dans les herbes. J'ai

souvent tué des alouettes qui en portaient vers l'œil et vers la gorge. Les reptiles en ont souvent entre leurs écailles ; les tortues n'en sont pas exemptes vers le cou ; un hippopotame en portait dans la conque de ses oreilles. La plus petite espèce ne se pose pas toujours isolément comme les grandes sur les graminées. J'en ai souvent vu des réunions de plusieurs centaines qui formaient comme une boule. Chaque individu s'accrochait à ses voisins , et d'autres s'accrochaient à lui. Ces réunions se formaient principalement sur les feuilles d'une plante qui croît communément à 7 et 8 pieds de hauteur dans l'épaisseur des bois de Natal.

Les boers leur ont imposé le nom de *bosch-luys*, pour des bois, et pour les naturalistes ce sont des *arachnides trachéennes*, *G. acharus*. Ces insectes doivent être surtout pris en sérieuse considération, parce qu'ils sont une plaie dans une certaine partie de l'Afrique australe. On devrait s'efforcer de trouver le moyen de les détruire, la nature n'y ayant pas, ce me semble, suffisamment pourvu, du moins pour certaines années. Ainsi, par exemple, l'*Ardea bubulcus* et deux espèces de *Buphaga* les recherchent avidement, mais c'est sur le corps même des animaux, quand ils sont gonflés de sang comme des vessies remplies d'air et près de tomber, et je ne sache pas qu'un grand nombre d'insectivores les cherchent dans les pâturages ou sur la lisière des bois, où leur abondance est extrême.

Il paraît que dans l'Inde certaines forêts sont égale-

ment infestées par un grand nombre d'arachnides semblables; c'est du moins ce que semble vouloir dire Tavernier quand il parle de sangsues qui s'attachaient à son corps lorsqu'il cheminait dans les bois. Ce voyageur assure que pour les éviter il dut passer la nuit sur une île de sable, laquelle était probablement dépourvue de végétation, ce qui tend à faire croire que ses sangsues n'étaient que des tiques.

Mes premières recherches à Port-Natal concernaient principalement l'ornithologie; elles me parurent fructueuses par le nombre d'espèces et d'individus. La rareté de divers objets, leur brillant coloris ou leurs couleurs tranchées me faisaient préférer Natal à tout ce que j'avais vu jusqu'alors; la côte de l'ouest n'était plus pour moi qu'une contrée insipide à un naturaliste, et en effet la végétation n'était plus la même: forte, grande d'une manière incroyable, elle nourrissait nombre de belles espèces, comme le touraco porphyrolopha, le loury, la pie-grièche-perrein, les colombar, le souimanga-verreaux, les barbuis, les guépriers, les coucous vert doré, le coucou Diderick, le coucou Klaas, le merle à ventre blanc, les veuves, les senegalis. Tous ces oiseaux, généralement brillants et riches, se détachant dans le vol sur le fond vert des bois et des prairies, traçaient des jets colorés plus ou moins vivement; quelques-uns, tels que le merle, *Leucogaster*, laissaient après eux une longue traînée de feu; le bleu qui passait au violet devenait pourpre et s'enflammait suivant l'angle

des rayons du soleil. Plus d'une fois, retenu par l'admiration de cet effet magique, il m'arriva de rester en contemplation, sans songer à tirer. L'amour du beau semblait m'interdire l'usage de mes armes; je craignais de profaner la nature en lui enlevant des êtres si beaux dans le but futile de les offrir morts au culte des amateurs européens. C'était cependant cette vue qui m'amenait de si loin, c'était pour accomplir ce but que j'avais laissé à 3,000 lieues derrière moi parents, amis, patrie, tout ce qui peut attacher l'homme à la terre : le solide, les affections du cœur, si douces, si chères, tout ce que l'homme se propose pour être heureux.

J'avais tout quitté pour cet effet; il fallait donc laisser le rôle d'adorateur pour celui de sacrificateur : c'est ce que je fis par raison. Aussi les plus belles, les plus gracieuses, les plus innocentes créations de la nature tombèrent-elles impitoyablement sous le plomb meurtrier que leur destinait ma volonté. Mes collections aux plumes luxueuses s'accrurent rapidement; je couvai bientôt des trésors que je visitai souvent la nuit, réveillé par le souvenir de leur possession. J'étais alors ce qu'est l'avare, qui jouit par la vue, par le toucher, heureux qu'il est de s'assurer qu'il possède réellement en palpant ses espèces, s'assurant de leur nombre. Et que ceci n'étonne personne : à force de concentrer nos pensées, nos désirs sur un genre quelconque de valeurs, ces objets obtenus par d'immenses sacrifices, de nombreuses privations et de rudes fatigues,

acquièrent à nos propres yeux un prix inestimable, que souvent une valeur numéraire ne saurait représenter. Tels sont tous les amateurs d'objets d'art, d'antiquités ou d'histoire naturelle. Aux yeux des autres hommes, c'est une sorte de folie ; l'amateur seul se croit l'homme doué de raison ; il songe que les autres sont des fous, par cela même qu'ils ignorent ce que valent les richesses qu'il possède.

Oh ! que de fois je dus soutenir le rire ironique des fermiers hollandais à la vue de mes pièces préparées ! Que de fois je haussai les épaules, dédaignant de répondre à leurs questions saugrenues ! Elles étaient simples, et je les trouvais stupides. Persuadé comme je l'étais des avantages qu'un naturaliste peut recueillir pour la science dans ces contrées, il me semblait que leur esprit grossier eût dû s'ouvrir assez pour comprendre le but d'un explorateur ; mais point. Ils voulaient, ces obstinés, que ce fût dans l'intention de faire fortune. Les oiseaux que je préparais devaient avoir en Europe une destination à eux inconnue ; ce devait être à coup sûr pour orner soit la tête d'une jolie femme, soit l'autel d'un temple. — Fatigué de leurs suppositions, il ne me restait qu'à leur montrer mes grands vilains vautours, oiseaux ignobles suivant leurs idées ; alors ils se taisaient comme à demi convaincus ; puis ils ajoutaient à voix basse : « Camarade ou cousin, n'y croyez pas ; cette démarche est pour nous donner le change. »

En somme, ils me regardaient en pitié. Ce n'est rien, disait l'un en parlant de moi, qu'un *voogel obstroper*, un empailleur d'oiseau; un *bloem soeker*, un chercheur de fleurs; ce que l'on appelle un *botanicus*, un naturaliste. Mais cette pitié qu'ils m'accordaient, je la leur rendais avec usure; je n'ai jamais su mieux hausser les épaules qu'à cette époque.

Parmi les espèces d'oiseaux que me fournissaient les bois, un des premiers que je remarquai fut le calao trompette, *Buceros buccinator*. L'énorme excroissance cornée qui surmonte son bec donne au cri de cet oiseau un retentissement nasal fort éclatant; le chasseur est averti à de grandes distances de la présence de ce calao, qui, vivant en troupes de vingt à quarante, paraît assez ennemi du silence. En effet, que l'on se représente sur un large figuier une réunion de ces figures de carnaval émettant confusément des sons analogues à ceux d'une trompette de bois ou de fer-blanc, qui traversent l'air pur et vibrant, répétés plus loin par les échos, et l'on comprendra combien il est facile d'arriver droit sur eux; mais alors ils s'échappent bruyamment, partie en masse, partie à tour de rôle, volant droit, frappant l'air d'une manière saccadée; leur tête lourde tendant toujours à baisser, en entraînant le reste, et tous leurs efforts concourant à se relever. Pauvres oiseaux enfantés par un caprice de la nature, comme ils m'ont paru choquants à l'œil! Quel grand bec creux, disgracieux, joignant mal et dépourvu de force! Quel

grand étui pour une langue si petite, plate, sèche, cornée! A quoi bon ces disproportions? Quel peut en être l'objet? Encore s'ils se nourrissaient de sauterelles, de scolopendres, de reptiles, comme fait le *Buceros abyssinicus*, on pourrait voir dans ce bec une arme de saisie propre à retenir par ses crans inégaux et comme accidentels; mais celui-ci est purement frugivore; il se nourrit surtout de petites figes portées par cet arbre immense, *bosch touw boom*¹, qui du côté où il s'incline laisse pendre des branches de support dont l'extrémité s'enterre et se convertit en racines formant des arceaux pittoresques.

Cependant, ces calaos ont beau paraître laids, ils n'en sont pas moins bien faits pour les vues de la nature. Par cela même qu'ils vivent, que l'espèce ne s'en est pas perdue, c'est qu'ils réunissent toutes les conditions de bonne conformation pour l'existence, et bien plus pour la reproduction, puisqu'ils sont nombreux.

Deux teintes bien différentes, bien tranchées, se répandent sur leur plumage modeste, bien que légèrement lustré; la poitrine, le ventre, le croupion, l'extrémité des ailes et de la queue blancs; tout le reste est d'un noir verdâtre appelé vert russe. L'oiseau non adulte se distingue par huit ou dix petites plumes rousses, celles qui sont les plus proches des narines. Chez lui la proéminence du bec n'est pas aussi hardie que chez l'adulte, où elle finit par rivaliser de longueur avec la pointe du bec.

¹ L'arbre à cordes des bois.

Chez les calaos que j'ai préparés, j'ai remarqué que la peau n'était adhérente à la chair que par des muscles effilés, isolés, susceptibles d'allongement. Quoiqu'il n'existe pas sous elle de tissu cellulaire apparent comme chez le pélican, cette particularité m'a paru exister dans le même but : les besoins n'étant pas les mêmes, les dispositions doivent être différentes.

Cet oiseau, chargé d'une tête munie d'un long bec qui l'oblige à s'incliner dans le vol, supporté par deux ailes courtes, de forme concave, dénuées de force, ne lui serait-il pas nécessaire d'augmenter le volume de son corps par un gonflement qui l'aide à se soutenir dans l'air, en raison de cette loi qui veut que de deux corps d'égale pesanteur, le plus volumineux arrive le dernier à terre?

Aux savants à en déterminer la raison ; pour moi, leur très-humble serviteur ; je n'ai le droit de leur délivrer que des faits. Car, après tout, un voyageur, un chasseur, un explorateur, est un homme qui pénètre, *Deo adjuvante*, tue quand il peut, observe s'il en a le loisir ; il se rend compte de mille particularités, mais beaucoup le fatiguent en pure perte ; ce sont celles-là surtout qu'il consigne ; il les livre ensuite aux discussions des hommes pénétrants qui savent juger de loin. Car il en est de la science comme des arts mécaniques : là, il faut que la matière première passe par plus d'une main, ici par plus d'une tête. A chacun donc sa partie spéciale ; sortir de la mienne, aborder les discussions serait folie.

Un rapport général assez grand existe entre les toucans d'Amérique et les calaos de l'ancien continent : aussi un naturaliste célèbre a-t-il dit, tout en appuyant et pour soutenir un système vaste, étonnant, que les toucans se retrouvaient là les représentants de nos calaos : d'où le vulgaire a conclu que calaos et toucans étaient frères. A Natal, plus d'un Anglais me dit avoir tué des toucans, confusion naissant de ce rapprochement que les savants connaissent fort bien, mais dont je me permettrai de faire la différence.

Tout d'abord les toucans vivent uniquement sur les arbres ; ils ont deux doigts devant, deux derrière : ce sont des grimpeurs. La moitié de nos calaos du vieux continent vit aussi sur les arbres : ils ont trois doigts devant, un derrière ; mais l'autre moitié cherche sa nourriture dans les herbes : elle vit d'insectes, même de reptiles. A cette seconde moitié appartiennent toutes les grandes espèces, et parmi les premières, qui sont les petites, j'ai souvent vu le toc recourir à cette même habitude.

On pourra voir que chez les calaos, les narines, placées devant l'œil, sont rondes et grandes ; qu'elles sont, au contraire, chez les toucans, assez petites, de forme ovale, situées au-dessus des yeux, assez peu éloignées l'une de l'autre, et, circonstance exceptionnelle, dirigées en arrière. La nature des plumes est aussi bien différente chez les unes et chez les autres. Les barbes sont séparées, fines, longues, déliées et soyeuses chez les toucans ; serrées, cour-

tes, arrondies, et formant bien distinctement des écailles chez les calaos, à peu d'exception près. Du reste, même nature générale de conformation : bec long, léger, muni d'échancrures, queue longue, pattes couvertes d'écailles de même nature, ongles semblables, ailes voûtées dans les mêmes proportions.

Les classificateurs ont tellement compris ces différences qu'ils ont éloigné ces deux genres l'un de l'autre. Mes remarques, inutiles à un savant, ne le seront pas à l'homme du monde. Le savant est rare, l'homme du monde répandu. Les circonstances sont telles qu'il n'y a pas à opter.

Vous parlerai-je des *addidas*¹, les premiers oiseaux dont un étranger s'enquière à Port-Natal? Le matin, avant le jour, ils quittent silencieusement en troupes les mangliers de l'île ou de l'embouchure de la rivière Salée sur lesquels ils ont passé la nuit, s'acheminent vers les grands bois, où de grands vieux arbres morts élèvent en tordant leurs branches décharnées et blanches. C'est là qu'ils prennent leur station d'une heure ou deux. La rosée, trop forte dans les herbes, les contraint au repos jusqu'à ce que l'évaporation soit complète. Longtemps je fus réduit à en faire la chasse pour me nourrir de leur chair; j'avais tout disposé pour le succès, et sans qu'ils s'en doutassent, j'étais au pied même de l'arbre sur lequel deux cents d'entre eux venaient se percher régulièrement chaque matin.

¹ Ibis des bois.

J'avais donc tout loisir de les observer arrivant, se poser légèrement sans bruit, attendre, puis regarder à gauche et à droite au-dessous d'eux, lisser leurs plumes de leur long bec, et se débarrasser des longs et redoutables parasites qu'ils nourrissent. Tout était calme encore à cette heure; le francolin seul faisait parfois entendre ses cris aigus, saccadés, hâtés et tapageurs. Mais, comme les sons de cloche à heure fixe passent inaperçus, les hôtes des bois n'en tiennent aucun compte; il dépendait de moi de rompre ce silence ou de forcer au réveil chaque individu d'alentour.

Un geste de la main suffisait; mais comme les effets magiques dont j'étais seul spectateur valaient infiniment moins pour moi que quelques addidas, base ordinaire de mon maigre dîner, c'était presque toujours un ou deux coups de fusil qui déterminaient le départ bruyant de la bande. Le contraste était des plus amusants; c'était un vacarme tel que tous les charivaris du monde ne sont rien. Encore une fois, il faut que l'homme l'apprenne d'un animal, s'il veut en ce genre atteindre quelque perfection. Tous partaient, choisissaient un autre point, et quelquefois revenaient au même endroit. Souvent il arrivait d'autres troupes ou bien des individus isolés. Ma position m'aidant beaucoup, j'en tuais en moins d'une heure sept, huit, dix et même treize, que leur pesanteur ne me permettait pas de rapporter en une seule fois.

J'avais comme le monopole de ces oiseaux: aussi me

courtisait-on à l'effet d'en obtenir. Plus d'une maîtresse de maison regrette sans doute aujourd'hui les fameux karries¹ d'addidas, qui auraient pu rivaliser avec tous les autres karries du monde indien et autres.

Cet oiseau, qui est un ibis, se repait d'insectes, et principalement d'une espèce de grosse jule², qui a la forme du cloporte et se roule en boule. Un peu après le coucher du soleil il repasse, allant à ses mangliers; mais alors il crie beaucoup. Dans le beau temps il vole assez haut; la tempête le contraint à baisser son vol.

Pour être fort commun à la baie de Natal, l'ibis addidas n'en est pas moins un assez bel et bon oiseau de collection: la tête, le cou, le ventre, sont d'un gris sale assez uniforme; le dos, d'un vert olive changeant au vert cuivré; les plumes des ailes et de la queue bleuâtres; les couvertures des ailes sont un mélange de vert et de pourpre à reflets métalliques, imitant le cuivre de rosette; les pieds sont d'un rouge fondu de noir; le bec noir, l'arête rouge.

De trois espèces d'ibis que j'ai obtenues, l'addidas, le sacré, le chauve, chacune est à peu près égale à l'autre par la taille et le poids. Bien qu'ils habitent le même point toute l'année, je n'ai pas vu de nids. Il y a plus, je n'ai jamais ouï dire que l'endroit de leur ponte ait même été soupçonné: ce doit être dans les bois, probablement à

¹ Ou kurrie, ragoût indien.

² Insecte à multitude de pieds.

terre; j'y étais constamment, et n'ai jamais rien pu découvrir.

Il est, du reste, bien rare que l'on découvre les nids des oiseaux les plus intéressants; les seuls que l'on rencontre et que l'on aperçoive partout, ce sont ceux si vastes des oiseaux de proie, vocifères, bateleurs, etc.; celui de l'ombrette, *Ardea ombretta*, énorme pour un oiseau si petit, et si remarquable par son ouverture de forme carrée, située sur l'une des larges parois; puis encore tous ceux des moineaux *Oryx*, *Ignicolor*¹, etc.; des tisserins, balancés à la tête des roseaux, appendus à l'extrémité de branches souples qui fléchissent sous ce fardeau léger. Réunis en grand nombre sur le même arbre, mon ignorance me les fit prendre dès le principe pour des fruits: c'est une des déceptions qui attendent l'explorateur dans ces contrées.

Il n'est donc pas étonnant, malgré l'intérêt que l'on veut bien montrer aujourd'hui pour les collections de nids et d'œufs, que je n'aie rien pu rapporter en ce genre. Certains amateurs ont poussé l'enthousiasme assez loin pour m'en faire des reproches: à ma place, ces braves gens les eussent mérités comme moi-même; les rôles seuls eussent été changés.

¹ *L'oryx* est un gros-bec jaune et noir: c'est l'*Oryx capensis*. L'*ignicolor* est un fringille, nom générique des moineaux.

CHAPITRE VI.

Première chasse aux hippopotames. — Moustiques. — Insuccès. — Le crocodile ; son utilité étonnante. — Portée de la vue des indigènes.

Il y avait peu de temps que j'étais à la Baie, et alors régnait entre les habitants et les troupes anglaises une harmonie qui puisait probablement son origine dans l'éloignement où les uns et les autres se trouvaient réciproquement de leurs pays.

En effet, dès le principe, les blancs çà et là répandus, isolés ou réunis, oubliant leurs vieilles rancunes, se traitaient tous de frères. *Old brother* était le titre à la mode dans toutes les rencontres ; on s'en servait au salut comme au départ ; des gens qui s'étaient à peine vus une fois se le donnaient franchement, cordialement ; les derniers venus, dès le lendemain, recevaient aussi cette épithète de *vieux frère*. Il y avait quelque chose d'étrange dans cette désignation, d'autant plus qu'elle était sérieuse. Partie du cœur tout d'abord, l'usage l'avait immédiatement consacrée. J'en tins compte et en trouvai la cause. Dans toutes les circonstances difficiles, les hommes se réunissent par instinct comme les bêtes : l'union fait la force ; tous les motifs de division s'oublient alors et s'effacent pour un temps, sauf à renaître quand le danger est passé.

Chez les particuliers différents d'origine, de mœurs et de lieux, cette union existait au point de les avoir amenés à fraterniser dans tous les endroits; et par extension, les boers et les Anglais, étonnés de se trouver sur une terre neuve, entourés des mêmes dangers, se donnaient la main sans grincer des dents. Alors je fis la connaissance du lieutenant anglais Harding, excellent jeune homme, d'humeur dionysiaque, chez qui perçait un goût décisif pour la liberté des bois, les émotions de la chasse, les dangers qu'elle présente. Il lui fallait ce qui remue l'âme dans ses profondeurs; c'était l'assaisonnement qui convenait le mieux à la monotonie, à la fadeur accablante du service d'un officier sur la pointe sablonneuse de Nathaniel. Les goûts étaient trop semblables pour que nous ne nous entendissions pas, les hippopotames trop voisins pour que nous ne nous laissions pas aller tranquillement. J'étais libre, lui dépendait de ses chefs; heureusement une permission accordée vint lever cette difficulté, et joyeux comme des écoliers en vacances, nous partîmes sur le chariot de David Steller, loué à cet effet. Nous gravâmes Berea, suivîmes un chemin sinueux, lequel, comme un immense serpent, repose sur les hauteurs qui séparent la vallée de Natal de celle où coule l'Omguinée; plus loin nous descendîmes assez longtemps; nous laissâmes à gauche un camp de boers récemment abandonné, et passâmes à gué cette belle rivière au lit de sable. Encore un effort! Une colline raide, ardue, sans chemin, nous reste à franchir; nous en atteignons

le sommet, et de là nous nous laissons couler vers une jolie presque île entourée d'un lac profond, où se montrent parfois à la surface de grosses têtes d'hippopotames.

« Les voilà ! un, deux, trois, huit, douze, quinze ; belle chasse, monsieur Harding ! Nous en aurons, mon ami ; nous ne quitterons pas les lieux sans avoir tout tué. » C'est que véritablement rien ne paraît plus facile de prime abord ; c'est que nous dominions cette scène. Voici le lac avec sa bordure de roseaux ; voilà les têtes de ces monstres pacifiques ; d'ici là, une pierre, je prétends la lancer à la main.

Un mulâtre hottentot, notre dryver¹ Henderick, riait sous cape, appuyant nos réflexions de ses : « Oui, oui, maître ; » mais riant toujours. Lui seul, le mulâtre, né dans une mauvaise hutte, enfant de la contrée, habitué à son soleil, à ses vues féeriques, lui seul, le sauvage, sans le secours de chiffres inutiles, était apte à calculer la distance. A quoi servent donc ici les calculs d'angles pour la justesse du tir ? Henderick aurait à l'instant prouvé à M. Harding que son œil couvert, brillant, exercé, le servait justement et rapidement. Nous autres Européens, nous avons tort ; nous avons été dupes des effets d'une position à nous inaccoutumée.

Le premier soin que l'on a, en quelque lieu que l'on dételle, c'est de chercher du bois sec, d'allumer du feu et de faire bouillir de l'eau pour l'indispensable café. Dételle-t-on

¹ Conducteur.

trois fois, le café se prend trois fois; on irait à six par jour et au delà si le maître y consentait. Pendant cette opération, d'habitude sacrée, nous plantâmes notre tente sur la presqu'île verte, gracieuse, et comme jetée là exprès pour nous, tentation irrésistible, hélas! à laquelle nous nous laissâmes aller, ignorants et faibles! La pente était si douce, l'herbe si courte, la tête de ce petit mamelon si bien placée entre les crocodiles et les hippopotames! Quelle délicieuse situation pour deux Européens, un Anglais et un Français, conservant encore l'odeur, l'un de Londres, l'autre de Paris! Pour des chasseurs, c'était la seule désirable. Au centre de ce que nous cherchions, nos rêves de la nuit devaient nous présenter mille succès, prélude des succès réels de la journée suivante! Hélas! tout ne fut pas même déception! Point de rêves cette nuit-là! Comment? Notre position fut renversée bout pour bout. Nous qui venions chasser, tuer d'énormes animaux, le fûmes nous-mêmes sans nous y attendre aucunement, cruellement, constamment, bruyamment, non par des hippopotames, qui ont autre chose à faire que de se repaître de chair humaine, non plus par les alligators, agiles et hardis dans l'eau, poltrons à terre! Par quoi donc? se hâtera de me dire le lecteur que j'ennuie. Pardon, vous dont j'use le temps et la patience; je vous l'eusse dit plus tôt. Mais voyez, et convenez avec moi qu'il y a toujours quelque honte à s'avouer vaincu, lorsqu'on l'a été par un ennemi faible et méprisé.

Aujourd'hui je voue mon plus profond respect à cet ennemi méprisé jadis, et si peu méprisable dans les contrées chaudes, aux abords des lacs et des rivières, où la vase et les roseaux le nourrissent et l'abritent durant l'ardeur du soleil. Les moustiques nous assaillirent donc par millions, pénétrant sous nos couvertures devenues inutiles, restant engagés dans le nez, les oreilles, les sourcils et la barbe. C'était surtout une espèce infiniment petite, d'autant plus désagréable qu'elle entrait dans la bouche ouverte pour respirer.

Nous reçûmes le choc, mais en vain nous essayâmes de tenir bon ; après une demi-heure d'indicible patience, force nous fut de vider les lieux, en fuyant drapés comme des spectres. Mesure vaine encore ; car partout nous traversions des nuées de ces insectes, acharnés sur nous, qui étions devenus leur proie.

Vous figurez-vous alors cette belle nuit, ces beaux rêves transformés pour nous en une assommante réalité, ces masses altérées de notre sang, arrivant infatigables aux points où nous fuyions ? Quel singulier tableau ! Quelle danse étrange pour qui nous eût vus de loin, revêtus de nos couvertures blanches, des ombres dansant sur un tapis vert, comme isolé, détaché de dessus les eaux du lac, passant d'un côté à l'autre, et sans cesse et toujours, comme si des ombres jouaient aux barres. Acteur sur cette scène dont vous rirez peut-être, vous qui n'avez fraternisé qu'avec les rares cousins d'Europe, je puis vous dire que,

bien que plaisante pour un spectateur éloigné, ce fut une des plus insupportables de ma vie; l'écume m'en venait aux lèvres; il y avait de la fièvre, de la fureur. Exposé sans vêtements durant une nuit entière à la succion de ces diptères acharnés, un blanc, un Européen en mourrait dans d'atroces convulsions. Voilà pourtant de ces faits que l'on ne veut pas comprendre, bien qu'ils n'aient rien d'extraordinaire pour qui en a été victime.

Au lever du soleil, ces hordes tracassières disparurent comme par enchantement; nous pûmes seulement respirer alors; mais la vue des objets nous était en partie interdite. Un rire expansif échappé à l'un de nous vint exciter la curiosité de l'autre, qui rendit aussitôt rire pour rire: c'était l'aspect bouffon de nos figures boursoufflées qui le provoquait. Des yeux perceptibles à peine sur une boule informe, mauvaise ébauche du plus mauvais artiste cafre, tel était à peu près notre portrait. Des lotions rendirent nos traits à leur état normal; mais il fallut pour cela au moins deux heures.

Notre chasse, retardée par ces événements de la nuit, se présentait défavorablement; déjà le calme glacé des eaux avait disparu, chassé par la brise du jour qui en ridait la surface. Pour un tireur, la bonne heure était passée, l'heure du matin, de laquelle dépend presque toujours le succès de la journée; puis il fallait chercher un passage, se frayer un chemin à travers les roseaux, se hasarder sur des herbes flottantes, y prendre une position, s'y installer

encore d'une façon solide, et s'y prémunir contre la sourde attaque de l'astucieux crocodile, animal hideux, squelette infernal sorti du Styx, qui s'approche inaperçu, happe et disparaît, noyant sa proie acquise sans danger. C'est une remarque frappante; le vœu de la nature est tel : vous, chasseur, vous êtes ici tout oreilles, tout yeux pour l'hippopotame qui va lever la tête, cherchant l'air; vous le guettez, et si votre adresse répond à vos désirs, une balle dans la cervelle, il est à vous. Vous ne voyez rien, vous vous croyez seul; vous ne songez qu'à votre proie qui ne songe point à vous, qui ne vous soupçonne même pas; tout est calme, et pourtant à trente pas, sur le bord, s'élève au ras de la surface la sommité plate d'une tête verte, d'un vert mort; deux yeux sont là, petits il est vrai, mais qui vous voient. Ces yeux appartiennent à un corps long de 9, 15 et 20 pieds; avancez encore un peu; plongez jusqu'à la ceinture dans ces herbes flottantes, sinon vous perdrez votre ration de plusieurs jours : car il faut tuer l'hippopotame; vos gens sont là, silencieux, qui attendent avec anxiété le résultat de vos démarches, de vos tentatives, de vos coups.

Oui, mais une pensée rapide d'inspiration a traversé votre cerveau; subitement, hâtivement vous rétrogradez; vous n'êtes plus la poule-sultane qui marchait sur les feuilles du nénuphar; les herbes plongent sous vos pieds; encore un peu et vous passeriez outre. Prenez garde, ce danger-ci est égal à l'autre. Est-ce le remou de l'eau qui

vous a averti comme par hasard du déplacement d'un crocodile? Vous ne sauriez le dire : pressentiment ou autre cause, à quelque voix extérieure ou intérieure que vous ayez obéi, vous avez bien fait ; vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle. Quitte à vous passer aujourd'hui de déjeuner, vous vous consolerez en pensant que vous n'êtes pas le seul. Vous guettiez un hippopotame, un crocodile vous guettait ; vous fussiez tombé en sa possession : les volontés de la nature étaient remplies. Tous les êtres créés par elle lui sont également chers ; elle protège chacun d'eux, abandonnant chacun d'eux à un autre plus fort.

Peut-être révoquerez-vous en doute l'utilité du crocodile ; peut-être, philanthrope égoïste, aveugle, irez-vous jusqu'à dire dans votre enthousiasme que l'existence de tous les crocodiles, caïmans, alligators du monde, ne vaut pas la mort d'un homme. Sans rien assurer positivement, moi qui, privé de conversation, dus établir avec moi-même un colloque mental où je cherchais des réponses à mille pourquoi, je me permettrai de vous dire que j'ai fait à cet égard diverses observations qui m'ont conduit à penser que le crocodile avait, lui aussi, son utilité, plus grande peut-être qu'on ne pourrait le croire.

Diverses espèces, toutes concourant au même but, habitent les parties chaudes du globe ; hors de là on ne les rencontre jamais. C'est aussi dans ces parties que se trouve le plus grand nombre d'espèces d'animaux comme aussi d'individus ; c'est là que sont tous les grands carnassiers

qui, dévorant très-peu de leur proie, abandonnent le reste aux vautours; mais beaucoup, chassés par les lions ou les chiens sauvages, exténués, harassés et souvent blessés, se précipitent eux-mêmes dans le lit d'une rivière où les attire une soif brûlante, où les retient la fraîcheur; ils y meurent, et leurs débris, entraînés par les eaux, s'y conservent plus longtemps qu'à terre. Cela se comprend assez: les carnassiers, les vautours, les larves de mouches, aucun de ces agents de destruction ne trouve ses facilités dans la position du cadavre.

S'il n'existait pas de crocodiles, ces débris putréfiés s'accumulant à l'embouchure des rivières, souvent barrée par une digue de sable, ou, si elle est ouverte, s'entassant sur la plage rejetés par la mer, il en résulterait visiblement pour les hommes des maladies pestilentiennes qui enlèveraient infiniment plus de personnes que tous les crocodiles de la terre en dix ans.

C'est ce qui explique la vénération des anciens Egyptiens pour cet animal, et celle aussi des Indous, que la superstition porte à offrir annuellement au dieu du fleuve une jeune fille, belle entre toutes les belles, parée comme au jour de noces. Ce dieu, immonde crocodile, habitué à se repaître de cadavres d'hommes dont il purge la rivière, accepte l'offrande, disparaît avec elle, et crocodile et Indous sont satisfaits.

Il est bien certain qu'en raison de l'antique usage des Indous d'abandonner leurs morts au cours du fleuve, les

bords du Gange seraient inhabitables si cette rivière ne recélait un nombre immense de ces animaux ; j'irai même jusqu'à dire que j'en crois le nombre encore insuffisant. Aujourd'hui nous voyons l'Égypte fréquemment ravagée par la peste, et jamais l'Égypte n'a compté dans ses rivières moins de crocodiles. Le choléra, sorti de l'Inde, où il semble avoir pris naissance, où il est habituel aujourd'hui, pourrait bien n'avoir d'autres causes que les émanations d'un million de cadavres abandonnés annuellement aux flots du Gange ; car la quantité de crocodiles que la nature a pu assigner à chaque rivière pour les besoins ordinaires ne saurait, ce me semble, être excédée.

Maintenant, est-il dans l'ordre ordinaire des choses qu'une population entière, immense, fasse de son fleuve une voirie, un cimetière ? Je ne le pense pas, et c'est précisément parce que mon opinion est telle, que je suis induit à conclure que le nombre de consommateurs étant trop petit pour les matières à consommer, il doit en résulter un superflu non employé pour lequel il faudrait encore d'autres consommateurs, sinon ces mêmes matières devront se détériorer lentement par l'action de la chaleur, de l'air et de l'eau : décomposition lente qui charge l'air de mille gaz délétères portant partout la mort chez l'espèce humaine.

Ces considérations, ce me semble, conduiront à d'autres faits ; ils suffiront pour prouver jusqu'à un certain point l'indispensabilité du crocodile et consorts, dans la

zone torride; non que je les veuille recommander, non que je prétende prêcher de vertu par l'exemple, d'autant que, chasseur et mille fois exposé, je n'aurais pu puiser en moi assez de réflexions philosophiques pour oublier mon fusil et l'usage de mes balles. Chaque fois, au contraire, qu'une tête plate, verte à l'air, espionnant, vint à paraître, simulant la roche, une impulsion irrésistible résultant de la faculté instinctive, fit que je n'hésitai jamais. — Un coup plus ou moins mal adressé, et la tête saluait sans oscillation pour se relever ailleurs. Dieu sait où!...

L'eau, qui fait ricocher les balles, lui sert bien autrement de bouclier que sa peau recouverte d'écailles; la preuve, c'est que nous traversâmes de part en part plus d'un crocodile à l'heure du jour qui les voit se poser gris, luisants, hideux, sur quelque pointe de banc de sable. C'est surtout alors qu'ils semblent faire la sieste, humer l'air et jouir des rayons du soleil, que se présente la plus belle occasion de les tirer. Mais aussi, soit que vous m'accompagniez à cette chasse, soit que vous me suiviez à celle du buffle, de l'hippopotame, du rhinocéros ou de l'éléphant, n'oubliez pas que les armes doivent être d'un énorme calibre, par conséquent d'un seul canon; que les balles doivent contenir deux dixièmes d'étain: c'est une condition *sine quâ non* observée par tous les chasseurs sud-africains. — Vous comprenez aisément que le projectile de plomb pur, déformé sur la peau jusqu'à l'apla-

tissement, ne saurait pénétrer assez profondément. Gardez-vous aussi d'employer trop d'étain; la balle devient alors trop légère, et cassante au point de se briser en huit ou dix morceaux sur les os qui s'opposent à son passage, qu'elle traverse toujours en suivant des proportions exactes.

Nous passâmes une partie de la journée à tâtonner, sans pouvoir approcher assez le lieu où se trouvaient nos amphibiens, lorsque nous vîmes, échouée sur le bord, une mauvaise caisse plate, longue de 10 pieds, large de 3. Sans aucun doute elle avait été construite à l'effet de s'aventurer sur les eaux du lac pour tirer de plus près les hippopotames; l'absence du propriétaire nous en permettait la jouissance, moyennant les réparations nécessaires. Après l'avoir vidée et amenée à sec, nous jugeâmes urgent de la calfater avec des herbes et du linge que nous prîmes sur nous-mêmes. Bientôt ensuite remise à flot, elle portait trois hommes, Harding et moi, qu'accompagnait Henderick. Dix minutes suffirent pour découvrir un énorme hippopotame réfugié sur une bordure de roseaux où il paraissait se complaire; sa puissante tête s'y était montrée deux fois. Nous nous dirigeâmes lentement et doucement à six pas de ce point et fîmes bon, silencieux et prêts à tirer.

Cependant, malgré toute mon envie d'observer les règles dictées par le désir de réussir, je ne pus m'empêcher de dire un mot à voix basse :

« Monsieur Harding, prenez garde à la levée de l'hippopotame; il peut monter sous nous, et nous chavirons.

— C'est égal. — Gardez-vous de faire alors le moindre mouvement déterminant une oscillation; le remou qu'il produirait nous ferait sombrer. — Peu importe. — Mais voyez, je vous prie, nous faisons de l'eau comme un panier. S'il nous faut attendre une minute encore, nous coulons. — Eh bien? — Eh bien! voulez-vous voir qui nage le mieux d'un crocodile ou d'un homme? — Non, tel n'est point mon désir. — Voulez-vous donc enfourcher l'hippopotame et vous faire conduire à terre sur son dos? — Je trouve l'idée originale, mais la chose impossible. — Impossible, je le crois, d'autant que vous manquez d'épéron de tenue. — Oui, c'est vrai; il serait curieux de pouvoir raconter un jour en Europe que l'on s'est baigné de concert avec des hippopotames et des crocodiles. »

C'était véritablement l'idée qui dominait mon flegmatique compagnon, qui, comme moi, savait parfaitement le côté critique de notre position : deux doigts de bordage hors de l'eau, et celle qui nous envahissait par les coutures gagnait si rapidement! Certes, il s'en fallait de peu. Sur un lac d'Europe nous eussions couru le risque de prendre simplement un bain; le pis eût été d'y perdre nos armes. Mais ici, 200 mètres nous restaient à franchir à la nage, et Dieu sait combien il eût été facile aux alligators de nous saisir dans ce parcours. Quoi qu'il en soit, M. Harding ne s'émouvait aucunement; il songeait d'avance au parti qu'il prendrait une fois la plate embarcation coulée. Le plus sûr était de la vider avec nos cha-

peaux, et cela immédiatement; mais ni lui ni moi n'eussions osé le proposer. Cette démarche eût compromis le succès de notre chasse; l'hippopotame ne se fût pas montré.

Bien nous en prit. L'eau monte en bouillonnant; une tête humide, luisante, étonnante de forme, surgit à cette place où se croisaient nos regards. Deux coups partent qui l'atteignent; puis, rapide comme la pierre qui tombe, elle disparaît. Cependant, l'onde se soulève; un corps cendré se montre tel qu'une pirogue chavirée : mouvement inspiré par la douleur, mouvement désespéré, qui devait nous atteindre et nous cabaner ¹. Heureusement 3 pieds nous en séparaient. Harding alors, de sa petite carabine, loge une balle perçante dans l'énorme jambon de droite; l'eau recouvre tout. Nous seuls résistions tant bien que mal à la surface remuée, inégale, étonnés, stupéfaits de ce grand mouvement et plus encore de la sottise de l'animal, qui pouvait faire de nous ce qu'il eût voulu.

« Attrape à pomper, monsieur Harding, nous coulons. — *Pump ship, pump ship, she sinks* ². » Il était temps, déjà nous embarquions l'eau par la liste ³; nos chapeaux furent nos sauveurs, servant à vider le méchant sabot que nous montions. C'est alors que je pus voir mon froid ca-

¹ Chavirer, sombrer.

² Pompez, pompez; le vaisseau coule.

³ La liste est le bord supérieur de l'embarcation.

marade abandonner l'idée de se ménager un épisode à narrer au retour ; car lui-même n'était pas plus amateur que moi de s'allonger sur le ventre pour tenter une régata avec les alligators.

Nous revînmes certains d'avoir mis deux balles dans la tête de l'animal, sans cependant avoir touché la cervelle, où la mort a lieu instantanément ; puis nous soupâmes maigrement, prenant le café sur le gazon servant de tapis, d'ottomane, le ciel de dais, et les différentes phases de notre essai fournissant abondamment à notre conversation. Déjà nous allions songer à quitter place pour éviter le désagrément de la nuit précédente, lorsque la brise, loin de s'endormir, nous témoigna le désir de s'accroître. Notre tente était là, proche et prête à nous recevoir, et sans plus tarder nous y fûmes dormir, comptant sur plus de tranquillité. Nous y avions droit. Mais l'homme, dit le vieil adage, ne peut que proposer, et Dieu trouva bon de disposer autrement. En effet, réveillés tout à coup par un je ne sais quoi fort difficile à rendre, nous pouvions croire avoir été transportés d'un seul bond sur un autre point ; car rien de ce qui se trouvait autour de nous l'instant d'avant, rien n'était là qui pût nous faire reconnaître notre position. Une rafale carabinée, en enlevant les piquets, rompant les cordes et déchirant la toile, nous avait complètement décoiffés ; la tente, notre maison à nous, était partie de dessus nos personnes, que le vent mystifiait de la façon la plus désespérante.

Que faire, la maison absente? je vous le demande. Ce que vous eussiez fait vous-mêmes : nous nous en passâmes. C'était le pis aller, le seul parti possible. A cette époque, cette privation m'était pénible; plus tard, lorsque je m'y fus habitué, je trouvai qu'une maison était assez inutile. Bien plus, je n'y rencontrai plus le sommeil aisé que me procurait l'air libre.

Quoi qu'il en soit, dès que le jour parut nous allâmes recueillir au loin nos effets épars. Nous nous séparâmes ensuite, allant, les uns à la recherche de l'hippopotame qui pouvait n'avoir pas survécu, les autres en quête de quelques oiseaux d'eau, passablement abondants sur les rives. Je fus assez heureux pour obtenir d'un seul coup sept jolies petites sarcelles, *Anas madagascarensis*, quelques vanneaux armés, des œdicnèmes, de petits cormorans, et je pris soin d'y joindre un certain nombre de tourterelles, car déjà nos minces provisions étaient à bout.

Au retour, nous étions occupés, Harding et moi, à rôtir sur une baguette de fusil quelques-uns de ces oiseaux, lorsque je lui communiquai mon intention d'envoyer à la baie chercher des vivres plus confortables, tant pour nous que pour nos jeunes Cafres, tranquillement accroupis autour du feu, sur lequel se concentraient leurs yeux. Ils reniflaient, les petits misérables, les émanations de la graisse tombant dans le brasier, et naturellement je songeais que ce mode tout poétique de subsister leur allait peu.

« Mon Dieu, me dit mon compagnon, vous êtes trop bon de tant vous inquiéter. Vraiment, vous n'êtes pas fait pour les voyages; vous prenez trop de souci. Grâce à Dieu, nous ne manquons de rien, nos Cafres non plus que nous-mêmes. — Mais nos Cafres n'ont absolument rien. Voici bientôt deux jours qu'ils sont avec nous, et songez qu'ils n'ont rien eu à mettre sous la dent. — C'est vrai; mais ils ont sur nous un immense avantage: ils peuvent passer ainsi trois jours entiers sans se plaindre. Voyez, leur ventre est simplement plat; lorsqu'il sera creux, le temps sera venu. »

Je trouvai la réflexion très-vraie, très-juste, et en même temps fort drôle de la part d'un Européen. Mais M. Harding, plus ancien que moi à Natal, avait eu occasion d'observer de près leurs usages, et à cette époque de détresse, de disette, les Cafres ne mangeaient pas tous les jours.

Notre essai de chasse se poursuivit dès lors avec peu de succès. La nuit, placés à l'affût sur les bords, sous le vent de la sortie de ces animaux, nous blessâmes encore plusieurs hippopotames, qui rebroussèrent pour se jeter à l'eau. Le temps de permission d'absence accordé à mon ami Harding allait expirer; déjà nous faisons route depuis une heure, lorsque nous vîmes planer en tournoyant dans l'air nombre de vautours fort élevés, dont la perpendiculaire répondait exactement au point où nous avions tiré de près notre premier hippopotame. Rétrograder n'é-

tait pas possible, l'heure nous commandait la marche. Le lendemain, nous eûmes tout à la fois la satisfaction et le regret d'apprendre que l'énorme animal avait été retrouvé mort entre les herbes flottantes, dépecé et mangé par les Cafres au détriment des vautours, forcés de rester spectateurs.

Durant le trajet, Henderick le Bastaard, notre conducteur, nous donna une preuve de l'excellence de sa vue. Parvenus sur un point culminant d'où nous découvrions un horizon de 12 lieues de rayon, ravins, vallées, tertres, flancs et crevasses, tout nous apparaissait à la fois; les lieux les plus proches à la vue étaient fort éloignés. Henderick dépose le long fouet sur les supports, saisit un fusil et saute à bas, nous disant: « Tenez bon! » indiquant à plus de 1,000 mètres le point où il avait vu le mouvement de tête d'une gazelle couchée, *Ant. mergens Burschellii*¹. Notre homme, s'abandonnant à des pentes raides, s'affale dans des profondeurs, gravit celles qui étaient opposées, redescend pour remonter encore; puis, perdu de vue six fois, il reparaît à nos yeux presque imperceptible, marchant courbé, lent, attentif. Le duyker était proche; encore un peu, la fumée s'élève; il court, se baisse, et le coup, lent à résonner, nous arrive enfin: la gazelle était à lui.

Ces gens-là, pensais-je, feraient les meilleurs canoniers du monde. En effet, comment sa vue, à une telle dis-

¹ Antilope plongeante de Burschell.

tance, pouvait-elle discerner la tête petite d'un animal couché dans de longues herbes d'égale couleur? Cet exemple m'étonnait, bien qu'il soit facile d'expliquer pourquoi ces peuples ont la vue si perçante.

Tout d'abord, chez de telles gens habitant une contrée où la lumière a plus d'éclat qu'en Europe, on observe que la saillie du crâne vers les sourcils est plus débordante, l'œil très-couvert, par conséquent plus enfoncé; il y a donc plus de concentration, partant une vue plus pénétrante. Et de prime abord, l'éclat de leur œil noir, qui est la conséquence de cette disposition, ne peut manquer d'être remarqué par l'homme le moins observateur. La nécessité, l'habitude de la chasse, développent cet organe au plus haut point, d'autant que l'horizon soumis à l'œil est toujours vaste, l'air constamment pur, la lumière éclatante dans presque toutes les saisons. Joignez à cela le mode de vie simple, et vous reconnaîtrez que l'Européen pourrait, jusqu'à un certain point, participer des mêmes avantages, s'il était dans les mêmes conditions.

La vue n'est cependant pas, comme on pourrait le croire, un sens purement matériel; j'ai connu des Sud-Africains qui voyaient plus encore par la comparaison des objets, les jugeant par les formes, les proportions, la direction et les mouvements. Ceci est le résultat d'une longue observation, éminemment utile pour éviter les méprises.

Il faut donc parfaitement connaître les objets pour pouvoir les reconnaître, quand ils sont presque imperceptibles

à de grandes distances, et cette étude est faite dès le jeune âge par toutes les populations de l'Afrique australe, soit comme pasteurs, soit comme chasseurs.

Je crois assez bien placée ici la narration d'un fait dont j'ai été témoin. Pour eux, ce fait est de la plus grande simplicité; pour nous, c'est tout différent: vous en jugerez. Il s'agit de la vue combinée avec l'attention, basée elle-même sur l'observation.

C'était au temps où j'explorais le Verlooren-Valley; je revenais d'une chasse à la panthère avec Henderick Gous et Buyns le mulâtre; nous longions le lac, à cheval, dans un chemin large et sablonneux. Cinq heures auparavant, 2 ou 3,000 moutons l'avaient suivi aussi: pas un pouce de terrain n'avait échappé à leurs pieds. Buyns, le fameux chasseur de hyènes et de panthères, savait lire les traces que laissent les animaux de toute espèce, et Buyns avait littéralement lu ce que pas un académicien n'aurait su déchiffrer.

« Un de vos moutons s'est égaré, dit-il à Henderick Gous en arrêtant son cheval.—Plaisantez-vous? fit le maître.— Point, reprit le mulâtre; il était derrière, parmi les derniers; ses traces s'écartent à gauche sans rejoindre le gros; les voici, suivons-les. » Nous primes ces vestiges pour guide; et à peine avions-nous parcouru 250 pas que nous trouvâmes l'animal égaré. Dans le sable sec et mouvant, chaque pied ne laisse après son passage qu'un creux conique de forme presque égale en tous sens; il fallait donc une bien

grande habitude d'observation pour discerner le pas d'un seul qui traverse entre tous ceux qui avaient suivi la parallèle de la direction de la route.

CHAPITRE VII.

Chasse à Om-Komas. — Position du naturaliste suédois Wahlberg. — Éléphant mort. — Cafres se comportant comme les vautours. — Le Cafre Bob. — Une conversation avec cet homme. — La polygamie, base de la société chez les Cafres. — Séduction qui résulte de la beauté des lieux. — Les sauterelles émigrantes; leurs ravages. Moyens de les détruire.

De retour à Natal, je vis que cette petite excursion n'avait rien rapporté de bien intéressant pour mes collections; le mieux peut-être était le pluvier armé porte-lambeaux, oiseau criard et moqueur, qui tombait victime de ses démonstrations hargneuses; après lui, c'était la grue caronculée, bien rare dans ces parages; la cigogne marabout argala, grande, forte et large, aussi rare que la précédente; des œdicnèmes¹, des barges², des sarcelles de Madagascar, des oies d'Égypte, des canards de diverses espèces, des aningas³, des cormorans, des hérons blancs.

¹ Pluviers ou vanneaux à grosse tête.

² Espèce d'échassiers.

³ Oiseau plongeur très-long et à très-longue queue.

Nous vîmes aussi de grandes oies armées, à reflet vert bronze, connues sous le nom hollandais de *Bastaard-makouw*¹, mais à de grandes distances ; à tel point que je me pris à les croire de longtemps insaisissables.

Cependant il fallait tenter les abords, les environs de Natal, pour voir et recueillir, s'aguerrir aussi peu à peu. Les occasions étaient rares ; raison de plus pour ne pas les laisser échapper.

Une d'elles se présenta bientôt, malgré ce que je dis de leur rareté ; il fallait simplement s'entendre. La proposition m'en fut faite par un Anglais, Edward Parker, jeune homme d'un aspect entraînant, yeux bleus, cheveux noirs, barbe longue, issu d'une bonne et digne famille de Londres ; mais fou, mais dépensier, mais volage, mais tueur de chevaux comme pas un chourineur. Il donnait l'attelage de quatorze bœufs, moi mon wagon, M. Wahlberg sa tente ; M. Gregory et d'autres s'étaient concertés pour les chevaux et les provisions de bouche. Aussitôt dit, aussitôt fait ; avec E. Parker les choses ne marchaient pas autrement : résolution et exécution. Les affaires tournaient-elles au pire, à d'autres, à d'autres encore, sans jamais songer aux pertes ou désappointements de la veille : le lendemain n'était-il pas toujours là ? Singulier jeune homme, va ; toi dont le caractère étrange m'étonnait tant, où n'as-tu pas été conduit par lui, par cette inquiétude mercurielle qui t'enlevait le repos ? Quelle tête que la

¹ Canard de Moscovie bâtard.

tienne ! Comme elle bondissait sous les idées, sous les inspirations ! Le monde était trop petit pour toi, les distances toujours trop courtes, la vie trop dénuée d'épisodes. Tu bouillonnais ; il te fallait des buffles à combattre, des Cafres à fusiller, la vie pénible et dure, et de là tout d'un coup passer au sein de la mollesse. Pour contraste, il te fallait Graham-Town au beau sang. Tu en désiras, tu en obtins la plus jolie fille ! Heureuse d'être à toi, toi malheureux de la posséder sans une vaste fortune. La tienne, ronde et belle, mangée par tes chevaux, est-il vrai qu'il te vint à l'idée de convoiter celle d'autrui, de tenter de te l'approprier ? Malheureux, qu'as-tu fait ? Toi qui faisais si souvent résonner le mot gentleman, tu t'es perdu, ou plutôt ta tête bouillante t'a entraîné ! Ce n'est pas ta volonté ; non, car les idées brûlantes et folles dominaient tout chez toi : aussi ne t'en accuserai-je point ; aussi en laisserai-je la charge à la forme de ton cerveau, à l'action d'un soleil tropical.

Quoi qu'il advint ensuite, Parker était alors un gentleman rider¹ ; il en avait les allures, le ton, les manières ; chacun se laissait séduire, et considérait même comme une sorte de bonne fortune cette espèce d'association improvisée.

Nous partîmes joyeux et pleins d'espoir, traversâmes le camp et la rivière d'*Om-Lasy* ; nous prîmes ensuite les dunes et dételâmes sur les bords de l'embouchure de Lofa. Le

¹ Cavalier gentilhomme, un homme comme il faut.

lendemain, le chariot, chargé d'un canot, dut faire un détour, afin de trouver un gué ; nous autres nous traversâmes par 10 pieds d'eau la rivière, sur nos chevaux, à la nage : tentative assez facile, fort heureuse, qui nous conduisit chez des Cafres nombreux, réunis en mouzis ou villages sur quantité de points. Dans l'un d'eux, un chef nous accueillit dignement, en raison de notre qualité d'Anglais ; il nous fit servir du lait caillé, *amas*, en assez grande abondance, présida à notre repas, se drapant gravement d'une comberge anglaise et répétant fréquemment ces paroles, qu'il appuyait du geste et du doigt, le pointant ou le claquant : *Amaglichman ouena moushlé kakoulou. Yasy mena ka amaboune ouena. Amaboune tchinga ! tchinga amaboune ! Tèna tanta kakoulou. Amaglichman abantou mouniama tèna !* « Vous êtes des Anglais, vous autres, c'est « très-bien ; du reste il m'est facile de voir que vous n'êtes « pas de ces paysans hollandais ; qu'ils soient maudits, « eux ! Oui, maudits ! Nous aimons beaucoup les Anglais, « nous autres hommes noirs. »

Parker était connu de ces gens-là, qu'il avait une fois visités, en compagnie de Ogle : Ogle, qui jouit d'abord et revendiqua dans la suite ses droits et prérogatives de roi sur les Cafres de Port-Natal jusqu'à la rivière Omzimvobo.

Parker était Anglais ; nous qui l'accompagnions étions pour la plupart nés en Europe, et aux yeux des Cafres d'alors, tout ce qui sortait d'Europe était et ne pouvait être qu'anglais. Du reste, chaque fois qu'un voyageur ne sera pas

soutenu, qu'il aura pour but de pénétrer dans l'intérieur, de s'initier à tout ce qu'offre la contrée ou ses habitants, afin d'y faire participer ses concitoyens, il ne saurait mieux faire, ce me semble, que de profiter de la faveur attachée à telle ou telle nation, dût-il, en dépit de sa manière de voir, s'affubler de morgue ou de flegme.

J'eusse aussi perdu mon temps et mes peines à leur expliquer que j'étais Français. Les paysans hollandais, ignorant mon nom propre ou ne pouvant pas le retenir, à cause de la difficulté de le prononcer exactement en leur langue, trouvaient plus facile d'employer constamment la qualification nationale : c'était toujours le *franscheman*. Nulle méprise ne pouvait avoir lieu durant les trois premières années que je passai seul de Français parmi eux. Les Cafres la prenaient pour mon nom et s'y étaient tout à fait habitués. Quand arriva un autre Français, qui, de temps à autre, fut dénommé comme moi-même, cet arrivant, suivant leurs idées, ne pouvait être que mon frère ; bon gré, mal gré, je dus accepter la parenté. Cependant ce dernier fit connaître son nom propre, qui fut accepté par les indigènes comme indiquant, de même que chez nous, celui du baptême.

C'est à peine si les Cafres qui me connaissaient le mieux pouvaient s'imaginer que les Français fussent d'une tribu différente de celle des Anglais : Européens se ressemblant quant aux goûts, quant aux idées générales ; goûts différents, idées opposées à celles des paysans hollandais sud-

africains : aussi les Cafres, guidés par l'analogie naturelle, rapprochaient-ils dans le même cercle tout ce qui se présentait à eux venant de par delà les mers. C'était une division générale qui n'admettait aucune subdivision, et grand serait aujourd'hui leur étonnement s'il venait à s'établir dans leurs parages une colonie, soit hollandaise, soit française, qui ne frayerait pas d'amitié avec l'établissement anglais de Natal ; car ils se sont imaginé depuis longtemps que les Hollandais sud-africains étaient une tribu démembrée, forcée à la désertion par la misère, honnie de tous les autres blancs, inférieure aux Anglais et ballotée entre les blancs, desquels elle est repoussée, et les noirs, qui ont fait tous leurs efforts pour la renvoyer d'où elle venait.

Leur stupéfaction serait au comble si, lors d'une guerre européenne, un débarquement de troupes était opéré sur ces points, tendant à prêter la main aux Hollandais sud-africains, tant les idées répandues par les missionnaires anglais, tant celles qui ont été communiquées par quelques trafiquants anglais sont défavorables à ces pauvres émigrés de la colonie du Cap, tant elles sont absurdes à l'égard de l'Angleterre, dépeinte comme la seule nation blanche, dont toutes les autres ne sont que les humbles tributaires !

Que diraient les Cafres et quelle serait leur contenance si une force de 3,000 cavaliers, soutenus par 200 artilleurs, venait à débarquer en temps opportun sur ces côtes,

vierges encore des collisions européennes ? La réponse est aisée, d'autant que la solution se trouve dans le passé : politiques comme les plus habiles, les Cafres se sont déjà rangés du côté du plus fort ; ce qu'ils ont fait en 1842, ils le feraient encore dans les mêmes circonstances.

Quel parti prendraient les boers, eux qui s'étaient entièrement donnés à la Hollande, eux qui se seraient offerts au pape ou au diable pour ne pas retourner sous les lois anglaises, si le pape eût pu les délivrer du joug, si le diable eût seulement voulu leur faire passer des munitions en abondance ? Leur conduite d'avenir est encore plus facile à deviner : les boers feraient ce que fait la boule de neige, et cette avalanche d'hommes qui détruirait tout ce qui ne se joindrait pas à elle, entraînerait d'un coup pour l'Angleterre la perte de la bonne colonie du Cap. Une aide de 3,200 hommes sur ces points, où jamais force européenne égale n'a paru, déterminerait l'impulsion et la soutiendrait jusqu'au bout, car l'entraînement serait général. Il serait impossible à l'Angleterre de fortifier assez ces côtes pour repousser un débarquement, voire même de l'empêcher par la surveillance de bâtiments de guerre. Cette contrée pourrait être envahie avec le succès le plus complet par n'importe quelle puissance européenne qui voudrait le tenter.

Mais c'est trop déroger aux habitudes d'un explorateur pacifique et désireux uniquement de s'instruire ; poursuivons notre sujet.

Nous passâmes encore une nuit près de l'embouchure barrée d'une rivière, et le jour suivant, vers dix heures, nous atteignîmes celle de l'*Om-Komas*, rivière de la femelle du buffle, qui est ouverte, et dans laquelle nous comptions tuer quelque hippopotame.

Le canot immédiatement mis à l'eau nous reçut tous, et bientôt nous supportait à dix pas d'une troupe de douze de ces animaux. Chaque tête qui se montrait disparaissait, atteinte par nos balles. Il y avait du sang; nous vîmes à plus d'un respirant un jet rose s'échapper de ses narines. De sept ou huit blessés, pour ainsi dire à bout portant, nous espérions en repêcher au moins trois ou quatre. Mais la chasse a aussi ses déceptions; nous attendîmes plus d'une heure, inspectant la rivière sur des points différents: pas un cadavre ne vint se montrer flottant à la surface. Certes nous pouvions recommencer, attendre encore, rien de plus aisé; mais celui qui se disait chef d'expédition préféra remonter la rivière, chercher un gué et passer sur le côté de l'ouest afin de chasser les buffles.

Pour nous autres tous qui ne connaissions aucunement les localités, il nous était à peu près indifférent de rester en place ou de passer sur l'autre rive; rien ne fut donc plus aisé que l'adoption du plan présenté; nous le suivîmes, les uns par la voie de terre, les autres par la voie du fleuve; et c'est alors que, cherchant à travers les bois et les ravins à couper au court en longeant la rivière, nous fatiguons nos chevaux en pure perte pour les résultats d'une chasse

infructueuse sous tous les rapports. M. Wahlberg, lui, qui la remontait dans notre embarcation, dut s'applaudir d'une marche lente et pénible; c'est lui qui eut les prémices de ce que la terre de Natal pouvait offrir de plus grand. C'était une perspective étonnante pour un Européen, et, en deux mots, la voici d'après la description qu'il m'en fit lui-même.

« Autour de notre frêle embarcation, des hippopotames, au nombre de trente au moins, levaient leurs têtes humides; à droite, sur la rive gauche de l'Om-Komas, quarante buffles venaient se désaltérer. Notre vue se portait des uns aux autres; nous jouissions de l'état paisible de ces animaux, aucunement faits à la vue d'un canot, lorsqu'un bruit assez fort vint nous distraire et attirer notre attention et nos regards sur une partie de la rive droite, distante à peine de 200 pas : c'étaient quatre éléphants qui venaient à l'eau boire et se laver. Notre position suscitait des réflexions transmises aussitôt; il fallait sans tarder adopter un parti, créer un plan d'attaque et le faire comprendre aux autres. Malheureusement, les chuchotements et les émanations parvinrent aux éléphants, qui, sans se consulter aucunement, déguerpirent d'un commun accord.

« Ce départ donnait l'éveil aux buffles; quelques secondes encore, et eux aussi étaient partis confusément, bruyamment, faisant des trouées en rompant tout ce qui s'opposait à leur passage.

« Il ne restait que les hippopotames, sur lesquels nous avions déjà fait plusieurs tentatives inutiles.

« Nous n'eûmes que la vue de tout cela ; mais cette vue n'est-ce pas déjà quelque chose de satisfaisant : trois des plus grandes espèces d'animaux que possède l'Afrique réunies dans un rayon aussi étroit? »

M. Wahlberg me reparla souvent dans la suite de cette rencontre, trouvée alors si belle, devant être toujours si rare, suivant nos idées à cette époque ; mais depuis, le temps et les circonstances nous ont conduits bien loin l'un et l'autre ; lui et moi nous avons assisté à des scènes naturelles dont la vérité sera contestée par tout homme qui les voudra juger avec des idées d'Européen, et le spectacle d'Om-Komas n'avait eu d'autre mérite que celui de la nouveauté.

Après quelques heures de marche, le chariot, fortement enrayé par deux roues, descendit une pente longue et très-inclinée qui conduisait au gué de la rivière. Le passage s'opéra sans accident, et bientôt ensuite nous nous arrêtâmes pour la nuit, non loin du mouzi de Balène, situé sur une élévation qui domine l'Om-Komas¹, belle rivière profondément encaissée.

Nos vivres étant épuisés et le non-succès de notre chasse malheureusement trop réel, nous fûmes conduits à chercher quelque expédient pour nous en procurer. Nous y songions, nous en parlions, lorsqu'arriva Parker, qui se prit

¹ La femelle du buffle.

à décider en maître que nous devons sacrifier à notre appétit l'un des bœufs de l'attelage. L'exécution, reportée au lendemain, fut exactement accomplie; le bœuf fut choisi, tué, et fournit pour quelques jours suffisamment à notre entretien. Il y a de la honte à le dire, pour nous chasseurs, qui recourons à ce moyen, le pire de tous, mais en vérité le seul possible. — Oui, certes, il y a de la honte à narrer un pareil fait; mais un jour viendra que j'aurai à raconter, non des désappointements, mais des succès inespérés. Ces succès sont encore éloignés, sans doute; mais vous, lecteur, je vous le demande, si vous consentez à voyager avec moi, n'est-il pas juste que vous preniez aussi votre part avec moi dans les retards, les ennuis, les fatigues, les dangers, les déceptions qui résultent de semblables entreprises, pour arriver enfin à toutes les jouissances que le chasseur, l'explorateur seul peut comprendre?

La veille, nous avons eu la visite d'un Anglais déserteur de Graham's Town : c'était Robert Joice, qui, depuis environ sept ans, habitait ces contrées et vivait à la cafre. Il nous fournit quelques indications pour la chasse du buffle et s'étendit longuement sur la mort récente d'un éléphant tué par des Cafres armés de fusils. La distance n'était que de quelques lieues, lui-même en venait directement, parce qu'il lui importait d'en prendre connaissance; mais quelle n'avait pas été sa surprise, lorsque s'attendant à découvrir l'énorme cadavre, un lion fauve se montra qui avait déjà pris possession de la bête.

L'air de bonhomie du narrateur nous garantissait la vérité du récit, et chacun de nous conçut dès-lors la même idée, celle de visiter aussi la carcasse de l'éléphant. Cependant, comme nous n'avions plus à notre disposition assez de chevaux pour que tous à la fois prissions part à cette excursion, Parker me dit seulement : « N'en témoignez pas le désir, vous serez satisfait ; je prends tout sur moi. »

Effectivement, le lendemain nous nous trouvions trois bien montés. Le plan arrêté en apparence était d'aller chasser les buffles dans l'ouest-sud-ouest. C'est vers cette direction que se dirigeaient nos chasseurs à pied, qui avaient eu soin de partir avant nous ; nous avons gardé pour guide un Cafre qui pouvait, par des sentiers connus de lui, nous conduire sûrement à l'éléphant, but réel de notre curiosité. Le sens de la route était opposé ; nous virâmes bientôt bout pour bout et franchîmes 4 lieues.

Mais quelles émanations ! quelle peste, et à quelle distance ne se portaient-elles pas ! Il y avait encore plus d'un kilomètre de nous au colosse étendu, que déjà nous nous serrions le nez. C'est qu'aussi nous étions alors vierges encore de ces tueries qui m'attendaient personnellement deux ans plus tard. C'est que l'odeur de l'animal mort répugne à qui ne l'a pas tué. Tout chasseur heureux se persuade bien vite cette vérité, que je regarde comme tout à fait incontestable.

Nous approchâmes en remontant le vent avec assez de précautions. Le lion pouvait s'y trouver de nouveau ; mais